

Octavia E. Butler

La Parabole des talents

Roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par IAWA TATE



Du même auteur au Diable vauvert

LA PARABOLE DU SEMEUR, roman, 2001

NOVICE, roman, 2008

LIENS DE SANG, roman, 2021

Titre original : PARABOLE OF THE TALENTS

ISBN : 979-10-307-0377-1

© Octavia E. Butler, 1998

© Éditions J'ai lu, 2000, pour la traduction française

© Éditions Au diable vauvert, 2001, 2021 pour la présente édition

Au diable vauvert

La Laune 30600 Vauvert

www.audible.com

contact@audible.com

À mes tantes
Irma Harris et
Hazel Ruth Walker,
et en souvenir de ma mère,
Octavia Margaret Butler.

Prologue

*Nous voici,
Énergie,
Masse,
Vie,
Façonnant la vie,
Esprit,
Façonnant l'Esprit,
Dieu,
Façonnant Dieu.
Sachez-le,
Nous sommes nés
Sans objectif assigné,
Mais doués de puissance.
Semence de la Terre : Le Livre des vivants
LAUREN OYA OLAMINA*

Ils feront d'elle une divinité.

Voilà qui devrait lui plaire, si elle pouvait l'apprendre. En dépit de toutes ses protestations ou dénégations, elle a toujours éprouvé le besoin d'être entourée de fidèles attentifs, de vrais disciples, capables de boire ses paroles comme du petit-lait. De

même lui était-il agréable de manipuler les événements sur une grande échelle. Il en est ainsi de tous les dieux.

Lauren Oya Olamina Bankole, tel était son nom d'état civil. « Olamina », l'appelaient simplement ses admirateurs, ou ses ennemis.

Elle était ma mère biologique.

Elle morte, à présent.

J'aurais voulu pouvoir l'aimer, me convaincre qu'elle n'était pas responsable des circonstances qui nous ont séparées. C'était mon vœu le plus cher. Au lieu de cela, je l'ai haïe, redoutée, réclamée de toutes mes forces. Sans jamais lui accorder ma confiance, toutefois, sans jamais comprendre comment elle pouvait être telle que je la voyais, si résolue alors qu'elle se fourvoyait, disponible pour le monde entier quand elle ne l'était jamais pour moi. Aujourd'hui encore, je ne comprends pas. Elle est morte, aussi ne suis-je même pas certaine de jamais savoir à quoi m'en tenir sur son compte. Il me faut persévérer, cependant, si je veux apprendre à me connaître, puisque ma mère est partie intégrante de ce que je suis. J'aimerais qu'il en soit autrement, mais c'est ainsi. Pour me comprendre, moi, je dois commencer par savoir qui elle était vraiment. Ce livre, patiemment élaboré, n'a pas d'autre raison d'être.

Écrire, tel a toujours été pour moi le meilleur moyen de mettre de l'ordre dans mon esprit. Nous avons ce trait en commun, ma mère et moi. Chez elle, le besoin d'écrire allait de pair avec la passion du dessin. Si elle avait vécu à une époque moins dévastée, elle aurait pu devenir écrivain, comme sa fille, ou même artiste.

J'ai rassemblé une petite partie de ses dessins, bien qu'elle eût distribué la plupart d'entre eux de son vivant. Je possède également le double de tout ce qui a pu être préservé de son œuvre écrite, et même certains de ses tout premiers manuscrits, enregistrés sur

disques ou sur cristaux. Dans sa jeunesse, elle avait l'habitude de dissimuler des vivres, de l'argent, des armes, dans des caches secrètes ou de les remettre à des gens de confiance, afin d'être certaine de pouvoir les retrouver plusieurs années après. Cette prévoyance lui a plus d'une fois sauvé la vie; de même a-t-elle ainsi sauvé de la destruction son propre message sous la forme de journaux et de notes, ainsi que les textes de mon père. Harcelé par sa femme, il avait consenti à écrire un peu, une activité dans laquelle il excellait, bien qu'il n'y prît aucun plaisir. Je me félicite de l'insistance de ma mère. Grâce à ses écrits, du moins puis-je me faire une petite idée de l'homme qu'était mon père et j'en suis heureuse. Pourquoi, alors, ne suis-je pas de la même façon satisfaite qu'il me soit permis de la connaître, elle, à travers son œuvre?

« Dieu est changement », ma mère en était convaincue. Elle le proclamait dans le premier verset de *Semence de la Terre: Le Premier Livre des Vivants*.

*Tout ce que tu touches
Tu le changes.*

*Tout ce que tu changes
Te change.*

*La seule vérité permanente
Est le Changement.*

Dieu est Changement.

Ces mots sont inoffensifs, me semble-t-il, et véridiques sur le plan de la métaphore. Ma mère s'en est tenue, tout au moins dans les premiers temps, à une certaine forme de vérité, il faut lui rendre cette justice. Et voici que pour la dernière fois, son souvenir revient me hanter. Ma mère me tourmente avec sa vie et cette sacrée *Semence de la Terre*.

2032

*Nos morts, nous les offrons
Aux vergers,
Aux sillons.
Nos morts, nous les offrons
À la vie.*

Semence de la Terre : Le Livre des vivants

Les ténèbres
 Façonnent la lumière
 Comme la lumière
 Façonne les ténèbres.
 La mort façonne la vie
 Comme la vie
 Façonne la mort.
 L'univers
 Et Dieu
 Se partagent cette totalité.
 Chacun
 Définit l'autre.
 Dieu
 Façonne l'univers
 De même que l'univers
 Façonne Dieu.

Semence de la Terre : Le Livre des vivants

EXTRAIT DE *SOUVENIRS D'AUTRES MONDES* PAR TAYLOR
 FRANKLIN BANKOLE

La période du grand chambardement, que la presse a pris l'habitude d'appeler « l'Apocalypse », quand elle ne la désigne pas sous le terme plus amer d'« Épidémie », aurait commencé

en 2015 pour s'achever en 2030 ; une décennie et demie vouée au chaos. C'est inexact. Les souffrances engendrées par l'Épidémie ont duré beaucoup plus longtemps. Les premiers symptômes sont bien antérieurs à 2015, peut-être même faudrait-il remonter au tournant du millénaire. À ce jour, l'Épidémie est loin d'être jugulée.

Elle aurait été le résultat, ai-je lu également, de la conjonction accidentelle de trois crises : climatique, économique et sociologique. Il serait plus juste de reconnaître que le drame fut la conséquence de notre refus d'apporter en temps voulu une solution aux problèmes qui nous crevaient les yeux, dans chacun des domaines concernés. Après avoir été à l'origine de ces problèmes, nous sommes restés les bras ballants tandis qu'ils grandissaient jusqu'à prendre les dimensions d'une catastrophe. J'ai entendu bien des gens contester cette évolution, nier notre responsabilité dans l'avènement de l'Épidémie. Pour ma part, né en 1970, j'ai vécu assez longtemps pour savoir où se situe la vérité. Au lieu de pourvoir à la satisfaction d'un besoin essentiel pour le plus grand nombre, comme il se doit si l'on veut donner à la civilisation une chance de survie, j'ai vu l'enseignement se transformer peu à peu en un privilège réservé aux riches. Je suis resté passif, alors que la loi de la facilité, la recherche du profit et le laxisme légitimaient des atteintes de plus en plus graves à l'environnement. J'ai assisté à l'extension inexorable de la pauvreté, de la faim et de la maladie.

En fin de compte, les effets produits par l'Épidémie furent équivalents à ceux qui auraient pu naître d'une Troisième Guerre Mondiale. Il s'est bien trouvé, au cours de cette même période, plusieurs conflits locaux pour ensanglanter la planète ici ou là. Il s'agissait toujours de sordides contentieux, coûteux en vies humaines et en richesses. Le prétexte invoqué,

invariablement, était la défense des intérêts nationaux menacés par un voisin belliqueux. Le plus souvent, la responsabilité du déclenchement des hostilités incombait à des chefs incompetents, incapables de résoudre leurs problèmes intérieurs et ne disposant d'aucune solution de rechange pour conjurer un cuisant échec électoral ou éviter de graves troubles sociaux. Ces canailles savaient pouvoir réveiller la fibre patriotique de leurs concitoyens en flattant chez eux quelques misérables points faibles tels que la peur, la méfiance, la haine et la rapacité.

Au milieu de tous ces bouleversements, les États-Unis subirent une défaite politique majeure. Nul écrasement militaire ne vint sanctionner leur déroute, pourtant ils perdirent la bataille de l'Épidémie. Après avoir oublié ses ambitions originelles, peut-être ce pays avait-il épuisé ses forces en se jetant tête baissée dans des entreprises brouillonnes et futiles.

Pour ce qu'il en reste aujourd'hui, pour ce qu'il est devenu, je n'en sais rien.

Taylor Franklin Bankole était mon père. Son portrait, tel que ses écrits permettent de le dessiner, est celui d'un homme réfléchi, plutôt à cheval sur les principes, séduit sur le tard par la jeune fille imprévisible, obstinée, qui devait devenir ma mère, en dépit d'une différence d'âge considérable, puisqu'elle aurait pu être sa petite-fille, pour ainsi dire.

Ma mère, semblait-il, éprouvait pour lui une affection sincère. Leur union fut heureuse. Ils se rencontrèrent alors que sévissait l'Épidémie et qu'ils étaient tous deux réduits à l'état de vagabonds sans domicile fixe. À cette différence près: elle avait dix-huit ans, il en avait cinquante-sept, avec derrière lui une longue carrière de médecin de famille. Ils partageaient de terribles souvenirs, engendrés par le chaos, la criminalité galopante. Ils avaient, chacun de leur côté, assisté à la destruction

de leur quartier, lui à San Diego, elle à Robledo, un faubourg de Los Angeles. Voilà qui leur avait suffi. En 2027, ils firent connaissance. La séduction fut réciproque ; peu après, ils étaient mariés. Pour avoir lu entre les lignes du journal paternel, j'ai cru comprendre qu'il voulait ainsi prendre sous son aile cette jeune fille singulière dont le chemin avait par hasard croisé le sien. Il était soucieux de la protéger contre tous les maux d'une époque impitoyable : drogue, prostitution, esclavage, maladie, alcoolisme... Sans doute était-il également flatté d'avoir su lui plaire, et las de la solitude. Sa première épouse était morte deux ans auparavant.

Ses bonnes intentions étaient vouées à l'échec, bien sûr. Personne n'aurait pu tenir ma mère à l'écart du danger. Depuis longtemps déjà, elle avait choisi son destin. Il commit l'erreur de voir en elle une jeune fille désespérée, à la merci de toutes les catastrophes en dépit d'une indéniable vitalité. Si jeune, ma mère était un véritable missile, braqué sur sa cible ; cette définition lui convient.

EXTRAIT DU *JOURNAL DE LAUREN OYA OLAMINA*

Dimanche 26 septembre 2032

Nous célébrons aujourd'hui le Jour de l'Arrivée, le cinquième anniversaire de l'établissement d'une communauté baptisée La Chênaie, dans ce lieu encore verdoyant, blotti dans les collines de Humboldt County.

Commémoration masochiste de l'événement, ma nuit fut traversée par les mêmes terribles cauchemars qui n'ont cessé de me visiter par intermittence depuis la tragédie de Robledo et s'étaient faits plus rares ces cinq dernières années ; vieux ennemis, affligés de détestables habitudes. Je les connais bien. Ils s'insinuent mine de rien, à pas de velours... Celui-ci s'installa

sous le couvert d'une incursion dans le passé, un bref séjour à la maison, l'occasion pour moi de passer quelque temps en compagnie de mes chers fantômes.

Autour de moi, relevé de ses cendres, le foyer de mon enfance. Cela ne me surprend pas, bien que je l'aie vu brûler il y a fort longtemps. J'ai marché parmi ses décombres et pourtant le voici, intact : la maison en parfait état, et pleine de monde. Ils sont tous présents, ceux avec lesquels j'ai grandi. Les sièges ont été installés sur plusieurs rangées dans les deux grandes pièces de devant, chaises de cuisine ou de salle à manger, chaises d'appoint en métal ou en plastique. Ils sont assis. Les morts, les dispersés composent ce rassemblement silencieux.

Le service a déjà commencé. Comme à l'accoutumée, mon père prononce le sermon. Toujours aussi impressionnant dans sa robe ecclésiastique : grand, puissant, sévère. Un homme dressé face à son auditoire comme une haute paroi d'ébène, un homme dont la voix redoutable donnait la chair de poule et touchait le plus profond de l'être. Cette voix portait loin, elle atteignait les coins les plus reculés des salles de réunion. Jamais, en aucune circonstance, mon père n'avait utilisé de micro. Cette voix, je l'entends, je la « ressens » à nouveau.

Pourtant, que d'années écoulées depuis sa mort ! Depuis son assassinat, devrais-je dire. On l'a tué, cela semble évident. Mon père n'était pas le genre d'homme à disparaître dans la nature en laissant choir sa famille, sa communauté spirituelle, sa paroisse. En ce temps-là, davantage encore qu'aujourd'hui, personne n'était à l'abri de la violence. Vivre, en revanche, voilà qui était presque une gageure.

Il quitta son domicile, ce jour-là, afin de se rendre sur son lieu de travail, au lycée. L'enseignement était diffusé par ordinateur, pour l'essentiel, aussi lui suffisait-il d'aller là-bas une fois par semaine. Un seul déplacement hebdomadaire hors de

Robledo, c'était assez, faut-il le dire, pour mettre sa vie en danger. Comme chaque fois, il avait été convenu qu'il passerait la nuit sur place. Le petit jour, en effet, était l'heure la plus sûre pour effectuer l'un ou l'autre trajet. À l'aube, il reprit le chemin de la maison et jamais plus on ne le revit.

Nous l'avons cherché partout. Nous avons même alerté la police et versé la commission d'usage afin qu'elle se donne la peine d'engager un semblant d'enquête. En vain.

Il s'est écoulé plusieurs mois entre ce drame et l'incendie de notre maison et la destruction de notre communauté. J'avais dix-sept ans. Aujourd'hui, j'en ai vingt-trois et je me trouve à plusieurs centaines de kilomètres de ces ruines.

Dans mon rêve, tout est rentré dans l'ordre. Je suis chez moi, mon père prononce un prêche mémorable. Ma belle-mère tient l'harmonium ; elle est assise derrière lui, un peu décalée. La congrégation, composée des habitants du voisinage, est rangée face à lui dans l'espace pas complètement ouvert que constituent le salon, la salle à manger et le boudoir. Ces trois pièces forment un vaste L où les fidèles, plus nombreux qu'à l'ordinaire, sont entassés pour assister à l'office dominical. Ces baptistes sont bien silencieux, beaucoup trop si j'en crois les souvenirs de la communauté au sein de laquelle j'ai grandi. Ils sont là sans y être vraiment. L'ombre d'eux-mêmes. Une réunion de spectres.

Seuls les membres de ma famille sont dotés d'une vraie consistance à mes yeux, aussi morts que la plupart des personnes présentes, et cependant ressuscités. Mes frères sont là, avec l'apparence des très jeunes garçons qu'ils étaient alors quand j'avais moi-même quatorze ans. Keith, le plus âgé, le plus dur aussi, celui qui sera le premier à mourir, n'a guère plus de onze ans. Marcus, mon préféré, le plus séduisant d'entre nous, est son cadet de onze mois. Ben et Greg, presque

jumeaux eux aussi, ont respectivement huit et sept ans. Nous occupons la première rangée de chaises, pour permettre à ma belle-mère d'avoir l'œil sur nous. Pour ma part, je suis placée entre Keith et Marcus, afin de les empêcher de s'entretuer pendant l'office.

Profitant de ce que nos parents regardent ailleurs, Keith allonge le bras en travers de mes genoux et pince Marcus avec violence. Pour être plus chétif, le cadet n'en est pas moins têtue comme une mule. Il rend le mal pour le mal, par principe. Je m'interpose. J'attrape un poing à droite, un poing à gauche, que je serre à les broyer. Je suis l'aînée, la plus forte, et j'ai toujours eu la poigne solide. Les garçons grimacent de douleur et se tortillent afin d'échapper à mon étreinte. Passé un délai raisonnable, je les lâche. L'espace d'un instant, ils consentent à se tenir tranquilles.

Dans mon rêve, leur douleur m'atteint avec moins d'intensité qu'elle ne le faisait alors, du temps de mon adolescence. J'étais l'aînée, à ce titre je devais répondre du comportement de mes cadets. Il m'appartenait de les surveiller sans cesse, quand bien même je ne pouvais me soustraire aux tourments qu'ils s'infligeaient l'un l'autre. Malgré le syndrome d'hyperempathie dont j'étais atteinte, mes parents se montraient aussi peu conciliants que possible. J'étais la plus âgée, je devais assumer mes responsabilités, un point c'est tout.

Je n'en ressentais pas moins toutes leurs brûlures, coupures, contusions. Je ne pouvais les voir livrés à une souffrance quelconque sans l'éprouver moi-même comme si j'avais été blessée dans mon propre corps. Même lorsqu'ils faisaient semblant d'avoir mal, je subissais. Après tout, qu'est-ce que l'hyperempathie, sinon un trouble fondé sur l'illusion? La télépathie n'a rien à y voir, pas plus que la magie ni qu'une quelconque illumination intérieure. Il s'agit ni plus ni moins d'un leurre

provoqué par des désordres neuropsychiques, la faculté inouïe de ressentir la douleur ou le plaisir d'autrui.

Or le plaisir était rare, la douleur pléthorique, et qu'elle fût vraie ou simulée, je n'en souffrais pas moins le martyre.

D'où vient, dans ces conditions, ma nostalgie de ce passé ?

Comment peut-on regretter un tel enfer ? L'oublier serait une délivrance, comme d'être débarrassée d'une névralgie. Je devrais être agréablement surprise de savoir qu'il s'agit d'un rêve. Il n'en est rien, je suis effrayée. Une partie de moi-même s'en est allée, à jamais. Ne plus ressentir la douleur de mes frères, c'est aussi grave que de ne plus les entendre rire, se chamailler, et j'ai peur.

Le rêve vire au cauchemar. Sans crier gare, mon frère Keith se volatilise. Il n'est plus là, tout simplement. Il fut le premier à nous quitter, le premier à mourir, il y a bien longtemps, plusieurs années. Voilà qu'il me fausse à nouveau compagnie. À sa place, à côté de moi se tient une belle femme élancée. Sa peau est d'une nuance très foncée, ses cheveux brillent. Ils sont d'un noir de jais. Sa longue robe de soie verte danse autour d'elle, elle enveloppe sa silhouette d'une rafale de plis et de mouvements fluides. Cette femme est pour moi une inconnue.

Ma mère.

Elle est ainsi représentée sur l'unique photo que mon père m'ait jamais donnée de celle qui m'a mise au monde. Keith avait neuf ans lorsqu'il s'est introduit dans ma chambre pour dérober ce portrait. Après l'avoir entortillé dans un lambeau de nappe en plastique, il avait enterré le fruit de son larcin dans le jardin, entre une rangée de courges et sa voisine, mélange de maïs et de haricots. Par la suite, il avait juré ses grands dieux ne pas avoir prévu les dégâts causés par les infiltrations d'eau et d'innombrables piétinements. Dans son esprit, il s'agissait d'une innocente plaisanterie. Aurait-il pu imaginer que la photo serait

irréremédiablement perdue? C'était Keith tout craché. À cette occasion, je lui flanquai une raclée mémorable dont je souffris autant que lui, naturellement. Pour une fois, l'épreuve en valait la peine. Voilà au moins une punition dont le sale gosse préféra ne pas aller se plaindre auprès de nos parents.

La photographie n'en était pas moins détruite, me laissant avec son seul souvenir. Et celui-ci avait surgi, bien vivant. Il était assis à côté de moi.

Ma mère est de très haute taille. Elle est plus grande que moi, beaucoup plus grande que la moyenne des femmes. Non pas jolie, mais belle. Je ne lui ressemble pas, je tiens de mon père. Quel dommage, ne cessait-il de répéter. Je n'en ai cure. Il faut pourtant le reconnaître, ma mère est belle à couper le souffle.

Je la dévisage, stupéfaite. Elle ne tourne pas la tête, elle n'a pas un regard pour moi. Ce détail, tout au moins, est véridique. De son point de vue, je n'existais pas. Morte peu après ma naissance. Auparavant, pendant deux ans, elle s'était défonçée au Paracetco, la nouvelle drogue miracle qui faisait fureur en ce temps-là, souveraine pour soigner les gens atteints de la maladie d'Alzheimer. Elle enrayait la détérioration des fonctions intellectuelles et permettait une utilisation optimum des bribes de mémoire et de raisonnement que le mal avait laissées intactes. Ce produit avait aussi pour effet d'accroître certaines facultés chez les sujets jeunes et en bonne santé: lecture plus rapide, mémorisation plus intense, enchaînements plus précis, plus prompts, des idées, capacités de calcul et de déduction décuplées... En conséquence, le Paracetco devint aussi populaire sur les campus que l'avait été le café pour les étudiants qui voulaient avoir une chance de l'emporter dans la course aux emplois les mieux rémunérés. L'usage de ce stimulant était devenu aussi indispensable que la maîtrise parfaite de l'informatique.

La drogue a pu hâter la fin de ma mère. Je n'en suis pas certaine, pas plus que ne l'était mon père. En revanche, les séquelles dont je souffre moi ne font aucun doute : syndrome d'hyperempathie. En raison de la dépendance engendrée par le recours intensif au Paraceto – les toxicomanes sont morts par milliers en essayant de décrocher – il se trouva jusqu'à dix millions de personnes atteintes du mal dont je souffre.

On nous appelle les hyperempathiques, les empathistes, les solidaires, les masos, tels sont les noms les plus courtois dont on nous affuble. En dépit d'un taux de mortalité élevé dû à notre profonde vulnérabilité, nous sommes encore nombreux.

Je tends la main vers ma mère. Peu importe son comportement passé, je veux faire sa connaissance. Peine perdue : elle ne m'accorde pas un regard, ne consent pas même un mouvement de tête dans ma direction. D'ailleurs, pour une raison mystérieuse, je ne puis l'atteindre ni la toucher. Je tente de me lever et n'y parviens pas. Mon corps ne m'obéit plus. J'en suis réduite à demeurer assise en écoutant le sermon paternel.

Je commence seulement à prendre conscience des mots prononcés, jusqu'à présent un simple bruit de fond qui me parvenait sous la forme d'un grognement indistinct. Mon père a ouvert l'Évangile selon saint Mathieu au chapitre 25. Il cite les paroles du Christ :

Car le royaume des cieux est semblable à un homme sur le point d'accomplir un voyage en terre lointaine. Il appelle auprès de lui ses serviteurs et leur distribue ses biens. À l'un, il donne cinq talents, à l'autre deux, au troisième, un seul. À chacun, il donne selon ses capacités respectives. Puis, sans attendre, il se met en route.

Mon père adorait les paraboles. Ces récits allégoriques avaient le mérite de transmettre les leçons qu'il voulait exprimer tout en faisant surgir des images dans l'esprit des gens simples. Il en puisait certains dans la Bible, ou dans l'actualité,

s'inspirait parfois du folklore. Il se servait aussi de sa propre expérience et de celle de ses proches. Les paraboles émaillaient ses sermons dominicaux, de même que ses cours d'instruction religieuse et ses conférences sur l'histoire diffusés par ordinateur. Elles constituaient de formidables outils pédagogiques, affirmait-il, aussi ai-je été amenée à leur prêter plus d'attention que je ne l'aurais fait spontanément. J'aurais pu citer de mémoire celle qu'il était en train de lire, la parabole des talents. J'aurais pu en citer de mémoire plusieurs autres, c'est peut-être la raison pour laquelle je les entends et les comprends si bien aujourd'hui. Entre les extraits bibliques s'intercalent des bribes de sermon, beaucoup plus confuses. Je perceois le rythme lancinant de la voix qui s'enfle et décroît, jouant tantôt sur la répétition, tantôt sur la diversité; elle monte sur le ton de l'imprécation ou descend à celui du chuchotement. Les sermons de mon père me parviennent comme ils l'ont toujours fait, mais je n'en distingue pas les paroles, si ce n'est lorsqu'il s'agit de ses chères paraboles.

Celui qui avait reçu cinq talents s'en fut négociier avec quelqu'un qui possédait une somme équivalente et récolta ainsi cinq nouveaux talents. Celui qui en avait reçu deux fit de même. L'autre, celui à qui l'on n'avait donné qu'un seul et unique talent, creusa un trou dans le sol pour enfouir l'argent que lui avait confié son maître.

L'instruction, l'ardeur au travail, le sens des responsabilités, telles étaient pour mon père les vertus cardinales.

« Ces talents, nous les avons reçus en partage, enchaînait-il tandis que mes frères accommodaient à l'infini tout en évitant de pousser des soupirs. Dieu nous les a donnés, nous serons jugés en fonction de l'usage que nous en aurons fait. »

La parabole se poursuivait. À chacun des deux serviteurs qui avaient su faire fructifier l'argent de leur maître, ce dernier tint

le discours suivant : Bien travaillé. Vous avez su vous montrer digne de la confiance que j'avais placée en vous, je puis désormais m'en remettre à vos mérites et vous confier un vrai trésor. Entrez, soyez les bienvenus dans la joie du Seigneur.

Quant à celui qui s'était contenté d'enterrer son talent d'argent de peur de le perdre, son maître lui parla en termes sévères : « Mauvais serviteur, homme paresseux... » commença-t-il. Puis il ordonna que le talent lui fût retiré et remis à celui qui en avait déjà dix, « car les vertueux recevront davantage et seront comblés ; en revanche, le misérable se verra privé de tout, même du peu qu'il possède. »

Quand mon père eut prononcé ces paroles, ma mère se volatilisa. Alors que je n'avais pas eu le temps de voir son visage de face, sa présence m'était déjà ravie.

Je ne comprends plus, la peur me rattrape. Voici que disparaissent d'autres membres de l'assistance. En fait, la plupart d'entre eux nous avaient déjà quittés à mon insu. Chers fantômes...

Mon père n'est plus là. Ma belle-mère l'appelle à tous les échos, en espagnol, la langue de son enfance qui lui revient toujours dans les moments d'intense émotion.

« Reviens ! Comment allons-nous vivre ? Ils prendront la maison d'assaut, ils nous tueront tous ! Nous allons devoir construire un autre mur, plus haut, encore plus haut... »

Envolée à son tour. Et mes frères. Je me retrouve seule, comme je l'étais cette nuit-là, cinq ans auparavant. Autour de moi, la maison n'est plus que poussière et gravats. Elle n'est pas la proie des flammes, pas plus qu'elle ne s'écroule, elle n'est pas davantage réduite en cendres, mais d'un instant à l'autre, la voilà transformée en ruine, offerte à la nuit. Entre les pans de mur, je contemple les étoiles, un quartier de lune. Je distingue un pinceau de lumière en mouvement, il monte à l'assaut du

ciel comme une force vivante en quête de liberté. À la lueur de ces trois sources de lumière, je vois des silhouettes puissantes, menaçantes. Ces ombres m'emplissent d'effroi, mais je ne sais comment leur échapper. Le mur d'enceinte est toujours là, il circonscrit notre territoire. Il me domine de toute sa hauteur, plus impressionnant qu'il ne l'a jamais été en réalité. Beaucoup plus impressionnant. Il avait pour fonction d'isoler la communauté, de la garantir de tout danger venu de l'extérieur. Cinq ans auparavant, il a échoué. Dans mon rêve, à nouveau, il fait la preuve de son inefficacité. Le danger est à l'intérieur, emmuré avec moi. Je veux m'enfuir, tout au moins me cacher. C'est alors que mes mains, mes pieds se dissipent. Le tonnerre gronde. De plus en plus brillant, le pinceau de lumière continue son ascension.

Je pousse un cri, je m'effondre. Mon corps se désintègre. Je ne tiens plus debout. Je ne puis m'accrocher à rien, je n'ai plus de doigts, plus d'ongles. Il ne reste qu'un grand trou noir dans lequel je suis aspirée.

Je m'éveille dans ma chambre, ici, à La Chênaie, au milieu d'un grand désordre de draps, à demi jetée hors du lit. Aurais-je vraiment crié? Je ne suis jamais sujette à ces cauchemars lorsque Bankole me tient compagnie, aussi serait-il bien en peine de me dire comment je me comporte alors, à quel point je suis bruyante. C'est aussi bien qu'il ne soit pas la victime de mes égarements: l'exercice de son métier le prive déjà de tant d'heures de sommeil. Une nuit semblable à celle-ci serait pour lui plus éprouvante que beaucoup d'autres.

Il est trois heures du matin. Hier, peu après la tombée de la nuit, les Dovetree, une communauté installée à quelques kilomètres plus au nord, a été détruite par une opération de commando. Hier encore, vingt-deux personnes vivaient là-bas: le

patriarche, sa femme, leurs deux benjamines, les cinq fils, nantis de leurs familles respectives. Tous massacrés, à l'exception des deux épouses les plus jeunes et de trois enfants en bas âge dont elles ont pu se saisir dans leur fuite. Deux d'entre eux sont blessés. L'une des jeunes femmes a presque succombé à la suite d'un malaise, elle avait mal choisi son moment. Bankole l'avait soignée auparavant pour des problèmes cardio-vasculaires. Une malformation congénitale, elle aurait dû suivre un traitement dès son plus jeune âge, disait-il souvent. La pauvre n'a que vingt ans, née dans une famille sans le sou, comme tant d'autres. Les parents se tuaient à la tâche pour gagner une misère. À huit ou dix ans, les gamins étaient mis au travail à leur tour. Quant à la petite affligée d'un cœur mal fichu, de deux choses l'une: elle succombait ou trouvait en elle-même la force de survivre. De traitement, il ne fut jamais question.

Hier, il s'en était fallu de peu qu'elle n'y laissât la vie pour de bon. Bankole avait donc passé la nuit au dispensaire de notre école, à veiller sur la malade et les deux jeunes blessés, plutôt qu'à dormir. En raison de mon hyperempathie, il lui est impossible de soigner qui que ce soit à la maison. Les choses étant ce qu'elles sont dans ce monde en déroute, les occasions de percevoir la douleur d'autrui à travers ma propre souffrance ne manquent pas dans la vie ordinaire, au grand désarroi de Bankole. Il ne cesse de m'encourager à prendre je ne sais quel sédatif qui, tout en m'évitant de percevoir avec tant d'acuité les douleurs de tout un chacun, me transformerait en une somnambule à l'esprit ralenti. Merci, très peu pour moi.

Je m'éveille donc seule, inondée de sueur. Impossible de me rendormir. Il y a bien longtemps qu'un rêve ne m'a bouleversée à ce point. Si mes souvenirs sont exacts, ma dernière nuit traumatisante remonte à cinq ans, au lendemain de notre installation ici. Le même fichu cauchemar, à peu de choses près.

L'assaut livré contre la communauté Dovetree serait à l'origine de cette brutale rechute que je n'en serais pas étonnée.

Rien ne laissait prévoir une telle attaque. Depuis quelques années, en effet, la situation semblait s'être apaisée. Le crime se porte à merveille : vols, razzias, enlèvements pour extorsion de rançon, alimentation d'un trafic d'esclaves très lucratif. Plus grave encore, puisque ces forfaits sont commis sous le couvert de la loi, les pauvres continuent d'être arrêtés en masse et condamnés aux travaux forcés pour dettes, vagabondage, mendicité et autres « délits ». Par contre, les raids destructeurs contre une maison individuelle, un hameau, dont on assassinait les membres et brûlait les biens jugés indignes d'être emportés, cette forme de violence extrême semblait être passée de mode. Voilà bien trois ans que je n'avais entendu parler d'une tragédie équivalente à celle qui s'est produite la nuit dernière à quelques kilomètres de chez nous.

Certes, les Dovetree approvisionnaient les environs en whisky distillé sur place, en marijuana cultivée maison, mais ces pratiques ne dataient pas d'hier, antérieures même à notre arrivée. De fait, cette petite communauté agricole était la mieux armée de toute la région. Rien de plus normal puisqu'elle tirait une grande partie de ses revenus d'activités illégales. Dans le passé, d'autres coquins avaient tenté de s'en prendre au clan Dovetree. Seuls les cambriolages dans le style vite fait, bien fait, sans effusion de sang, avaient rencontré quelque succès. Jusqu'à hier soir.

J'interrogeai Aubrey, la plus solide des deux jeunes femmes, tandis que Bankole pensait les blessures de son fils. Il l'avait déjà rassurée sur l'état du petit garçon et quand bien même elle eût encore été sous le choc, il me semblait important d'apprendre au plus vite comment les choses s'étaient exactement passées. Sapristi, en suivant l'ancienne piste des bûcherons, nous ne

sommes qu'à une heure de marche du hameau de Dovetree. Nous pourrions bien être les prochaines victimes sur la liste de leurs mystérieux agresseurs.

Ils étaient bizarrement accoutrés, d'après Aubrey. Nous étions installées dans la grande salle de l'école, de part et d'autre d'une table de classe sur laquelle était posée une lampe à pétrole fumante. De temps à autre, la jeune femme jetait un coup d'œil sur la porte du dispensaire derrière laquelle s'activait Bankole. Tous des hommes, à première vue, bien qu'ils fussent affublés de tuniques noires ceinturées qui leur arrivaient aux genoux. Dessous, on voyait dépasser leurs pantalons, jeans ou treillis empruntés à des uniformes militaires.

« Ils se comportaient comme des soldats bien entraînés, murmura Aubrey. Ils se glissèrent à l'intérieur, sans aucun bruit. Personne ne se rendit compte de rien avant que n'éclate la fusillade. Ce fut une décharge simultanée. On aurait dit une explosion. Vingt fusils, peut-être trente, qui partaient tous en même temps. »

Les gangsters ne procédaient pas ainsi. Pas de salve, avec eux, plutôt des tirs en désordre et dans tous les sens. Ensuite, chacun aurait essayé de tirer la couverture à soi en s'appropriant avant les autres les femmes les plus jeunes, en faisant main basse sur la plus belle part du butin.

« Après nous avoir passés à tabac, après avoir tué la plupart d'entre nous, alors seulement commença le pillage, puis l'incendie, reprit Aubrey. Emportant nos barils d'essence, ils gagnèrent les champs et mirent le feu à toutes nos récoltes. Maisons et granges furent mises à sac. Ils arboraient de grandes croix blanches sur leurs poitrines, des croix chrétiennes. Ils ont pourtant massacré tous ceux qui se trouvaient sur leur chemin ; même les enfants ne furent pas épargnés. Si je ne m'étais pas cachée avec mon fils, nous serions morts tous les deux. »

À nouveau, ses yeux rougis de larmes revinrent sur la porte du dispensaire.

Cette boucherie d'enfants, voilà qui sortait de l'ordinaire. La plupart des gangsters, exception faite des psychopathes les plus gravement atteints, auraient laissé la vie sauve aux plus jeunes pour les violer tout d'abord, avant de les mettre en vente. Quant à cette histoire de croix, on avait déjà vu les pires canailles porter des croix en médaillon, mais leurs victimes avaient rarement l'occasion de s'approcher au point de pouvoir s'en rendre compte. D'autre part, on imagine mal des gangsters en train de battre la campagne tous sanglés dans le même uniforme grotesque, une tunique barrée d'une croix blanche sur la poitrine. On avait affaire à quelque chose de nouveau.

Ou de très ancien.

Ce fut seulement après avoir libéré Aubrey, qu'elle fût retournée dans le dispensaire afin de passer la nuit auprès de son fils, qu'une explication se présenta à mon esprit. Bankole leur avait donné à tous deux un somnifère, aussi ne serais-je pas en mesure d'interroger la mère avant demain, en fin de matinée. Toutefois, je ne pouvais m'empêcher d'établir un rapprochement entre ces croisés sanglants et l'un des candidats aux prochaines élections présidentielles, le pire de tous, Andrew Steele Jarret, sénateur du Texas. C'était bien le genre de procédés ignobles dont ses partisans seraient capables, la réhabilitation d'un usage détestable surgi du passé, le crime à l'ombre de la croix. Les militants du Ku Klux Klan brûlaient des croix – en portaient-ils pour autant ? Les nazis avaient des insignes en forme de swastikas, mais on n'en voyait pas sur leur poitrine. L'Inquisition servit de prétexte à toutes sortes d'atrocités, de même que les croisades, quelques siècles auparavant. Aujourd'hui, nous assistions à la naissance d'une nouvelle organisation qui massacrait et volait les gens sous le signe de la croix. Derrière ce phénomène pouvaient se

dissimuler les disciples de Jarret. Ce sénateur se présente volontiers comme l'héritier d'une période antérieure, plus "simple". *Aujourd'hui* ne lui convient pas. La tolérance religieuse ne lui convient pas. L'état actuel du pays ne lui convient pas. Il veut nous ramener, tous autant que nous sommes, à je ne sais quel temps héroïque, lorsque tous les hommes croyaient en un Dieu unique qu'ils adoraient de la même façon, lorsqu'ils étaient convaincus que leur salut face à l'immensité universelle reposait sur l'accomplissement de rituels identiques et l'extermination de ceux qui témoignaient d'une différence. Il n'en a jamais été ainsi dans ce pays. De nos jours, il est vrai, alors que la moitié des habitants ne sait pas lire, le passé de l'Amérique et son histoire sont devenus pour le plus grand nombre un continent inconnu, et toutes les fabulations sont possibles.

Les suppôts de Jarret se sont déjà constitués en groupes armés, tout le monde est au courant. Ils ont immolé des gens sur le bûcher après les avoir accusés de sorcellerie. Des sorciers, en 2032! Un sorcier, de leur point de vue, ce peut être indifféremment un musulman, un juif, un hindouiste, un bouddhiste aussi bien, dans certaines régions, qu'un Mormon, un Témoin de Jéhovah ou même un catholique. Les athées correspondent aussi à cette définition sommaire, les "sectateurs", et même les bourgeois un peu excentriques. Quant aux "sectateurs", c'est un terme fourre-tout destiné à recevoir ceux qui ne trouvent leur place dans aucune autre catégorie, tout en ne répondant pas tout à fait à la définition du christianisme selon Jarret. Bonté divine, on a vu des hommes de Jarret donner la chasse à des Unitariens et les rosser sévèrement. Le candidat prend soin de condamner les bûchers, mais il le fait avec tant d'aménité que ses fidèles sont libres d'interpréter ces réserves comme bon leur semble. Pour ce qu'il en est des passages à tabac, du supplice des plumes et du goudron, de la destruction de « temples impies

dévolus à l'adoration de Satan », il tient toute prête une réponse de Tartuffe : « Rejoignez-nous ! Nos portes sont ouvertes à tous, sans discrimination de race ou de nationalité ! Tirez un trait sur votre passé honteux, devenez l'un d'entre nous. Aidez-nous à faire en sorte que l'Amérique retrouve sa grandeur. » Jusqu'à présent, il ne peut que se féliciter des résultats obtenus dans l'opinion en maniant la carotte et le bâton : Rejoignez-nous et prospérez. Si vous refusez et qu'il vous arrive malheur, il faudra vous en prendre à votre coupable obstination. Son adversaire, le vice-président Edward Jay Smith, le traite de démagogue, de fomentateur de troubles, d'hypocrite. À juste titre bien sûr, mais Smith est un homme si las, un être gris, sans substance, tout le contraire de Jarret. Celui-ci porte beau avec sa haute taille, sa chevelure noire, ses yeux d'un bleu immense qui s'y entendent pour séduire et tenir captif. Sa voix vous atteint au plus profond, comme jadis celle de mon père. D'ailleurs, il m'est pénible de devoir le reconnaître, mais Jarret a commencé sa carrière en qualité de pasteur baptiste. Il a abandonné cette doctrine voilà plusieurs années pour fonder une secte à son usage personnel, l'Église chrétienne d'Amérique. Bien qu'il eût cessé de prononcer des sermons, que ce fût dans les temples ou sur les réseaux, l'Église reconnaît toujours son autorité.

Les électeurs ne sachant pas lire seront plus enclins, cela semble inévitable, à juger les candidats sur leur apparence et leur bagout que sur leur programme. Même les gens cultivés sont moins insensibles qu'ils ne devraient à un physique avantageux, à un discours hâbleur. En outre, le nouveau mode de scrutin qui permet aux électeurs de voter par l'intermédiaire des réseaux, "à la tête" des candidats, devrait procurer à Jarret un avantage supplémentaire.

Ses partisans considèrent l'alcool et la drogue comme les instruments du Malin. Certains, parmi les plus fanatiques,

seraient capables de prôner l'élimination de tous les membres d'une famille dont la ferme abrite une distillerie clandestine.

Nous sommes Semence de la Terre. Nous sommes « la secte en question », « ces hurluberlus installés dans les collines », « des cinglés adressant leurs prières à quelque divinité du changement ». Selon certaines rumeurs plus terrifiantes parvenues à mes oreilles, nous serions “des païens adorateurs du diable, retranchés là-haut, voleurs d'enfants et *que font-ils d'eux, à votre avis?*” Qu'importe si le commerce des enfants, orphelins ou mêmes vendus par leurs parents, se développe à travers le pays entier, au vu et au su de tous. Cette tragédie n'entre pas en ligne de compte. En revanche, la seule allusion au fait qu'une communauté puisse admettre en son sein les enfants pour des « raisons indéterminées » est suffisante pour faire perdre leur sang-froid à certains.

Ce genre de ragots peut nous causer un tort considérable, même auprès de gens peu disposés à soutenir Jarret.

Au point où nous en sommes, je préférerais mille fois que derrière la destruction du clan Dovetree se dissimule un vrai gang, discipliné et cruel, mû par le seul appât du gain. Si seulement il pouvait en être ainsi...

En réalité, je n'y crois guère. On ne m'ôtera pas de l'idée que les supporters de Jarret sont à l'origine de cette opération. Je ferais aussi bien de révéler mes soupçons dès aujourd'hui à l'occasion de notre Rassemblement. Le massacre des Dovetree aura frappé l'esprit de tous et nos camarades seront donc ouverts à toutes les suggestions. Ils accepteront de multiplier les exercices d'alerte, d'explorer les environs à la recherche de nouvelles planques où dissimuler des réserves d'armes, d'argent, de vivres, des enregistrements, des archives. Nous pouvons soutenir une attaque. Ce ne serait pas la première fois et nous étions alors moins aguerris que nous ne le sommes à présent. Par contre,

nous sommes impuissants contre Jarret. Le président Jarret, si la population de ce pays est assez folle pour lui accorder ses suffrages, aura le pouvoir de nous anéantir sans même savoir qui nous sommes.

Notre communauté compte aujourd'hui cinquante-neuf membres – soixante-quatre, avec le renfort des survivants de la famille Dovetree, si les deux jeunes femmes se décident à rester. Avec de tels chiffres, autant dire que nous existons à peine. Mon cauchemar de cette nuit n'a guère besoin de plus d'explications.

Mon « talent », pour en revenir à la fameuse parabole, n'est autre que Semence de la Terre. Sans l'avoir à proprement parler enfoui dans le sol, je l'ai dissimulé dans ces collines proches du littoral où sa croissance s'apparente à celle d'un séquoia. Qu'aurais-je pu faire d'autre? Si j'avais été semblable à Jarret, un tribun capable de haranguer les foules et de soulever leur enthousiasme, mon Église serait peut-être à l'heure actuelle un mouvement important, une cible de choix pour la répression. Serions-nous mieux lotis pour autant?

Mon raisonnement débouche sur toutes sortes de conclusions incertaines. Incertaines, sinon découragées. Partagée entre l'horreur suscitée par l'extermination des Dovetree et la peur et l'espoir que m'inspire ma propre communauté, je suis désemparée, ne sachant à quel saint me vouer. Peut-être mes craintes ne sont-elles que le fruit de mon imagination.